

Julien Iborra

SOUS LA LUMIÈRE D'UNE LUNE VOILÉE

Recueil de nouvelles en tous genres

Stylit

Sommaire

Une histoire tissée de fils d'or.....	7
Fleurs de mort.....	13
Par-delà la mort.....	16
Le sexe faible.....	20
Une proie idéale.....	25
Nezavisimost.....	29
La guerrière au désert.....	35
L'envers du chiffon.....	39
Le Culinarium.....	43
Au cœur de la bande.....	49
Promenade matinale.....	53
L'innocence du papillon.....	57
Devenir un nous.....	61
Une autre vie.....	66
Martin.....	71
Derrière les ténèbres.....	79
Se libérer l'esprit.....	82
Le prince vagabond.....	90
La falaise.....	93
Pour une valise.....	96
La prophétie du dragon.....	101
La légende de Luther Lion.....	106
L'arbre solitaire.....	110
Visite aquatique.....	113
Laissé pour mort.....	117
Entre les tombes.....	124
Deux fragments d'être.....	128

Le fardeau.....	133
Sous la lumière d'une lune voilée.....	137
Achromatie.....	142
Un regard bleu sang.....	148
Lui qui marche avec une tête.....	157
L'éternelle sorcière de l'Est.....	162
Le marcheur de mondes.....	169
Sur la bonne voie.....	176
Incontrôlable.....	181
La croqueuse d'hommes.....	184
Le trophée.....	191
Histoires de famille.....	198
Audrey.....	203
Disparition.....	207
Genèse d'un pardessus.....	215
Le tueur de la rue rouge.....	220
Chaleur sous l'œil de Sélène.....	230
Accident turgescent.....	237
Sur les ondes.....	245
Jeux embrasés.....	248
Un café.....	257

Une histoire tissée de fils d'or

Connaissez-vous le grand Abd-al Ayek ? Bien sûr que vous le connaissez, tout le monde le connaît, mais avant d'être aussi reconnu, il a lui aussi été un illustre inconnu. Laissez-moi vous parler de la vie de Abd-al Ayek alors qu'il se faisait connaître sous le nom de Mounib Ben Ayek.

Il vient d'un pays où les journées sont plus chaudes que le sable du désert, et les nuits plus froides que les sources des montagnes. Les personnes qui y vivaient n'avaient pas de maison, encore moins de palais, juste des tentes qu'ils posaient à même le sol tous les soirs et qu'ils repliaient tous les matins. Avec ses parents et ses cinq frères et sœurs, ils voyageaient sous le regard du soleil en permanence. Oui, ils étaient des nomades des grands déserts, par-delà les mers du sud, plus loin que les lointaines jungles d'Ouzmiar, derrière les pics des monts ténébreux, à l'extrémité la plus audacieuse du monde que nos plus téméraires aventuriers aient pu découvrir.

Là-bas il était un jeune homme fier, tout comme il est maintenant une figure prestigieuse. Il ne se plaignait pas plus que les autres, c'est-à-dire jamais, et apprenait auprès de son père l'art de manier les aiguilles pour confectionner de longues tenues adaptées au désert, de grands châles qui couvraient tout le corps sans tenir chaud et quand ils avaient du cuir, il confectionnait aussi des bottes souples et robustes. Son père, Ayek Ben Nusj, avait appris le métier de son propre père, qui avait fait de même et cela depuis des temps immémoriaux. Ce savoir faisait qu'ils pouvaient toujours trouver de quoi vivre. Lorsque leur route croisait une caravane ils troquaient ce qu'ils avaient contre des

tissus et du fil d'or, quand ils arrivaient dans une oasis ils s'approvisionnaient en eaux, en fruits et en outils.

Vous avez déjà entendu parler des oasis ? Ce sont des campements permanents installés autour d'une source d'eau dans le désert. On les décrit comme des émeraudes enchâssées dans un écrin en or. Elles sont des sources inépuisables de vie, il est dit que la plus secrète d'entre elles, qu'aucun homme ne peut atteindre sans le concours des Dieux, rend à ceux qui s'y baignent une jeunesse encore plus vaillante que celle qu'ils ont connue ! Elles attirent les marchands et les pèlerins, ainsi que des mages et des shamans qui cherchent à comprendre ou à appréhender les forces de la nature. Dites-vous qu'à l'âge de six ans, Abd-al Ayek avait déjà traversé une dizaine d'oasis différentes ! Les mages de la cour ne peuvent que rêver d'accomplir un tel pèlerinage, mais pour lui c'était normal.

Il était doué dans son art, et l'univers l'avait fait naître au bon moment. Lorsque la guilde eut réussi à installer un comptoir à l'orée du désert, les échanges de biens prirent de l'ampleur tout autant que la reconnaissance des artisans de cet autre monde. Son père était encore plein de vie, Abd-al Ayek avait maintenant vingt-deux ans et il avait appris tout ce qu'il lui fallait pour pratiquer. Il saisit l'opportunité de traverser le monde, promettant de revenir lorsque l'âge aurait pris son dû sur son parent. Il rejoignit une caravane qui se dirigeait vers Dombard. Vous êtes surpris ? Hum, effectivement, vous êtes jeunes, donc il y a de quoi, mais Dombard n'était pas la ruine qu'elle est actuellement. C'était une cité-état qui avait fait de l'exploration sa ressource première, et par conséquent, tous les chefs de caravane et les grands explorateurs étaient, d'une manière ou d'une autre, inféodés à Dombard.

Le voyage devait durer quatre mois, et ce fut peu ou prou le

temps qu'il dura. La caravane, chargée de tissus, de fruits secs, de bijoux et autres richesses, était menée par un marchand et son groupe d'explorateurs, qui comprenait entre autres une femme qui attira le regard d'Abd-al Ayek. Cette femme était une magicienne qui avait largement l'âge d'être sa mère, elle était avenante, railleuse, pleine de mimiques hilarantes et d'une convivialité désarmante. Elle était par contre très sérieuse à la tâche, et elle sauva plusieurs fois la caravane par sa promptitude à réagir. Il ne savait pas comment l'aborder, et comme il s'ennuyait, il se mit à coudre.

Il est dit que le temps que dura le voyage, la valeur de la marchandise avait été multipliée par dix. Au lieu d'arriver avec cinquante rouleaux de tissu d'une grande finesse, la caravane arriva avec deux cents châles, cent tuniques, des foulards, des voiles, quelques habits de soirée et encore suffisamment de tissu pour en mettre à la vente. Parmi ses créations, il avait voulu en offrir à la magicienne. Il aurait pris son courage à deux mains à maintes reprises pour le faire, ne laissant rien paraître de son affection qui grandissait à chacune de leurs rencontres. À son grand désarroi, elle avait toujours refusé, quelle que soit la finesse du travail.

Remarquant qu'elle était toujours vêtue de manière très pratique, ne portant que des habits robustes qui ne la gênait pas, il oublia la finesse de ses créations et s'adapta à son style. Là encore elle refusa. Il est possible que la moitié de ce qu'il eut créé durant le voyage fut destiné à une seule femme qui n'en accepta rien. Des centaines de tenues qu'il aurait fait par amour, imaginez la pureté de son cœur. Devant autant de refus, peut-être était-il déprimé avant d'arriver à Dombard, mais il n'eut pas le temps de l'être une fois à destination. Il attira l'attention de... tout le monde en fait. Le couple souverain le demandait, les marchands voulaient faire

affaire avec lui, les artisans voulaient connaître ses techniques, les dames voulaient le connaître intimement... Partout il était demandé !

Il découvrait un monde qu'il n'avait jamais imaginé, une ville immense, des gens trop sédentaires, des coutumes trop étrangères et des mœurs trop surprenantes. Il était un enfant dans une ville en sucre, voulait tout voir, tout toucher, tout goûter. Parmi les découvertes, il y en eut une qui mit du temps à se graver dans son esprit. Je ne sais pas si je peux le dire comme ça, c'est plutôt qu'il lui fallut du temps pour acquérir les connaissances nécessaires à en prendre la pleine mesure. Ils voyaient des gens avec des tenues similaires à celle de Hyacinthe, il avait appris le nom de la mage peu avant l'arrivée, mais il ne savait pas qu'ils étaient eux aussi des mages. Il eut l'occasion de voir ces tenues de près, de les toucher et elles n'étaient pas de soie ni de coton, pas plus que de laine.

Il lui fallut du temps pour se rendre compte que ces vêtements avaient une qualité qu'il ne percevait pas, et que les magiciens ne portaient en aucune circonstance les mêmes habits que les autres personnes. Hyacinthe avait refusé ses vêtements car elle ne pouvait pas les porter, par tradition ou pour une autre raison, il n'en savait rien. Malheureusement cette révélation lui arriva bien tard. Elle était déjà partie avec une autre expédition, vers une destination qu'il ne connaissait pas. Il se lança alors à la recherche de ceux qui taillaient les vêtements simples des magiciens. Il parcourut les empires pour collecter le savoir nécessaire, certains le croyaient fou, d'autres lui disaient comme à un enfant que pour faire cela, il fallait des décennies d'études uniquement pour s'imprégner de la magie avant de seulement pouvoir tenir une aiguille, qu'il était trop vieux pour apprendre.

Il n'était cependant pas comme nous. Il trouva un maître qui,

pour se valoir d'une bonne action ou par véritable altruisme, le prit comme apprenti. Abd-al Ayek avait un talent incomparable pour ce qui était de produire des habits, et il s'adapta très facilement aux matériaux, cependant il n'avait appris ni les runes ni les flux de magies, aussi ne travailla-t-il qu'avec des tissus inertes pendant sa première année d'apprentissage. Plusieurs fois il s'était levé en pleine nuit pour contempler les pièces sur lesquels son maître travaillait. À ses yeux, elles étaient d'une laideur folle, d'une lourdeur assommante, mais il ressentait qu'elles étaient plus que cela, et il regrettait son talent, il regrettait de ne pouvoir le mettre au service d'une seule personne.

Une nuit, alors qu'il observait une création mornement, il remarqua un fil qui s'échappait d'une manche. Sans se poser de question, par instinct d'une part et de fatigue d'autre part, il se hâta pour réparer la faute. En posant la main sur le gilet, il sentit une énergie qu'il connaissait. Il s'était baigné dans quarante oasis pendant sa jeunesse, chacune apportant une chaleur et une couleur très subtilement différentes, une sensation qui se percevait par un moyen différent des cinq sens. Ce tissu était comme imprégné d'une chaleur et d'une couleur que seul l'esprit pouvait percevoir. Il ferma les yeux, et s'imagina enfant dans l'eau, alors il ressentit l'eau autour de lui. Il s'arma de ciseaux et d'aiguille et jusqu'à l'aube il laissa couler son art. Le lendemain, il était devenu Abd-al Ayek.

Couvert de sueur, il reposait à même le sol lorsque le soleil vint annoncer le lever du jour. À côté de lui, sur le mannequin d'essayage, se trouvait une tenue qui n'avait plus rien de rustre ni de simpliste. Il avait mis les couleurs de sa passion, les extravagances de ses voyages, la simple noblesse de son nom, un désir brûlant d'être vu et plein d'autres choses dans les fils et dans l'âme de ce vêtement. Toutes ces choses je peux les résumer en

quelques mots, même s'il n'en aurait jamais été capable, il avait cousu la tenue qu'il aurait voulu offrir à Hyacinthe.

Oui, c'est comme cela que Abd-al Ayek est devenu celui que vous connaissez, le plus grand créateur de vêtements magiques de notre ère. Oubliées les tenues simplistes, oubliées les couleurs unies, oubliés les mages reconnaissables à leurs accoutrements pauvres, il avait amené une nouvelle ère dans le monde de la magie, il avait mélangé mode et magie dans la garde-robe !

Dombard est devenue une cité morte quelques années après cet exploit. De nouvelles voies commerciales avaient fait leurs apparitions, quelques conflits politiques mal engagés et plusieurs mauvaises saisons avaient eu raison de la cité-état. Malgré cela il s'y rendait deux fois par an, à la date de son arrivée là-bas, et à celle du départ de Hyacinthe. Non, il ne la revit jamais. Il est fort probable qu'elle soit morte lors d'une expédition, peut-être de vieillesse ou sous le coup de l'effort. Il ne put jamais lui donner sa première tunique, dont il ne se sépara jamais.

Qui je suis ? Disons que je faisais partie de la caravane qui l'amena dans nos contrées. J'étais le fils du marchand, je devais avoir six ans à l'époque. Vous ne me croyez pas ? Ce n'est pas parce que j'ai maintenant soixante ans et qu'il paraît bien plus jeune moi que je mens, bande de vauriens. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit ? Bah, fichez-moi le camp, allez, oust !

Fleurs de mort

Tous les ans depuis le décès de Marilou, il allait chercher ses fleurs préférées pour en orner sa tombe. Des fleurs qui n'étaient pas spécialement belles à ses yeux à lui, mais ce sont celles que son grand-père avait offertes le jour de leur rencontre. Alors ce sont les fleurs qu'elle appréciait le plus. Et aujourd'hui, il n'arrivait pas à les trouver. Depuis toujours il les achetait à la petite fleuriste de l'avenue Bonaparte, et il ne pensait pas se tromper en affirmant à qui voulait l'entendre que son grand-père les achetait là-bas déjà à l'époque. Mais aujourd'hui, il n'y en avait plus. D'après la tenancière du magasin, cela faisait presque six mois que leur fournisseur n'avait plus donné signe de vie.

Il n'arrivait pas bien à imaginer, n'y avait-il qu'un seul fournisseur, qu'une seule serre au monde qui produisait ces fleurs ? La fleuriste lui avait gentiment donné un numéro de téléphone et une adresse mail, en précisant qu'ils ne parlaient pas français. Elle s'adressait à eux en anglais, et ils répondaient avec un accent de l'est. Il devait admettre qu'il n'avait pas commencé par demander le numéro. Quand elle lui avait dit qu'elle n'avait pas ces fleurs, il avait juste quitté le magasin en la remerciant et avait fait le tour des autres fleuristes. Il en avait vu huit autres, et cela lui avait pris toute la matinée. Ce n'est que lorsque le neuvième, comme tous ses prédécesseurs, lui avait annoncé avec regrets être en pénurie qu'il s'était mis à se poser des questions.

Il était commercial, aussi il savait que l'offre dépendait de la demande, et que la demande ne devait pas être énorme pour une fleur qui n'avait pas d'autre charme que la nostalgie d'un vieux couple décédé, mais de là à n'avoir qu'un seul producteur...